

Pourquoi proposer un site sur la séparation ?

De quelle séparation s'agit-il ?

Séparation de qui, de quoi ? Entre qui, entre quoi ?

Pour commencer, nous mettrons en avant cet état de fait qui, à lui seul, n'englobe pas toute la spécificité du phénomène **séparation**, mais donne clairement une indication sur son importance à un niveau que tout un chacun peut constater et expérimenter. Nous voulons parler ici de la **séparation** conjugale. Quelques chiffres ¹ : rien que pour le divorce, ² le taux global a atteint 45 % en France en 2001 alors qu'il n'était que de 30 % vers 1980, de 10 % vers 1970 et environ de 5 % vers 1910. Dans les années 70, pour 1000 mariages d'une durée de 10 ans, le taux de divorce était de 7,5 %. En 2004, il est de 18,6 %. Soit plus du double. On constate également que si la durée du mariage augmente, le taux de divorce est encore plus élevé : au bout de 20 ans de mariage, 3,2 % des couples divorçaient en 1974 contre 11 % en 2004. Soit plus du triple. En bref, l'ensemble des statistiques qui concerne ce phénomène montre que, dans tous les cas, le taux de divorce et de **séparation** est en augmentation de façon proportionnelle et croissante depuis plusieurs années.

Face à cette situation, une nouvelle loi sur le divorce est d'ailleurs apparue en France (26 mai 2004) et s'applique depuis 1er janvier 2005. Cette réforme sur les procédures de divorce entend adapter les règles de la **séparation** aux récentes évolutions de la société française ainsi qu'aux effets néfastes engendrés par le système précédent. Elle est notamment destinée à simplifier les procédures du divorce et à instaurer un certain apaisement entre les époux. Il faut souligner que si tous les pays industriels comparables à la France ne proposent pas systématiquement une réforme sur les procédures de divorce, tous connaissent en revanche un accroissement de son taux, corrélativement à celui de la **séparation** conjugale.

¹ Source INED et INSEE.

² Le terme *divorce* s'applique aux époux mariés (avec des enfants « légitimes ») ; le terme *séparation*, quant à lui, s'applique aux unions libres (avec des enfants « naturels »).

Pourquoi, un peu partout dans le monde, avons-nous tant de mal à nous engager durablement dans une vie de couple ?

Pourquoi la séparation semble-t-elle avoir trouvé sa terre la plus fertile dans la modernité ?

Face à ces interrogations, on peut donner quelques explications qui mériteraient, pour chacun d'entre-elles, d'être soigneusement étudiées, en considérant fondamentalement qu'elles se relient intimement les unes aux autres. Parmi celles-ci, on trouverait : une exigence plus grande à l'égard du couple que de part le passé ; la perte de vitesse des valeurs traditionnelles pour une large part représentée par la famille ; le désir d'une plus grande liberté sociale, notamment l'autonomie grandissante des femmes (dans la majorité des cas, ce sont elles qui prennent l'initiative de la **séparation**) ; la montée de l'individualisme avec la notion très subjective d'« épanouissement » personnel (le souci de cohésion familiale ne passant plus systématiquement avant le désir du « Moi ») ; l'allongement de la durée de vie qui augmente d'autant le risque de **séparation** ; le stress (bien plus que la prétendue incompatibilité des caractères)³ ; enfin les sites Internet et les chatrooms qui, facilitant les liaisons extraconjugales, seraient un des facteurs d'augmentation du taux de divorce et de **séparation**...

Qu'ont en commun tous ces facteurs déclenchants dans la **séparation** du couple ?

Ils donnent à penser une évolution structurelle au cœur de l'être humain qui se rapporte notamment à la manière de concevoir et de vivre sa relation à autrui. Mais que cette évolution soit d'origine sociologique, psychologique ou encore philosophique – les trois dimensions étant indissociables – la question qui se pose reste la même :

Que vivons-nous et que cherchons-nous à travers l'épreuve de la séparation ?

Il semble évident qu'aucun être ne se sépare d'un autre pour le seul plaisir de se séparer, car la **séparation** fait mal. En ce sens, il n'y aurait pas de **séparation** ou de divorce « réussi ». Si l'on entend par « réussi » le fait que le couple a su éviter les « coups bas » d'un procès, qu'il a

³ Guy Bodenmann, psychologue et coordinateur de l'Institut de recherche et de conseil dans le domaine de la famille, à l'Université de Fribourg, étudie depuis 12 ans les conditions de la satisfaction conjugale. Son équipe a notamment montré que le stress est l'une des variables les plus importantes pour prédire le sort et la qualité de la relation conjugale.

également sauvé les apparences aux yeux de la famille et du voisinage, reste, au niveau du vécu, derrière parfois les sourires de façade et la bienséance, le ressenti de l'échec qui exprime tout le contraire de la « réussite ». Si le soulagement, la délivrance, le sentiment d'une liberté retrouvée correspondent à l'effet le plus souvent recherché avec la demande de divorce et de **séparation**, ils n'effaceront cependant pas le goût d'une amertume indélébile. Ce goût est d'autant plus prononcé quand le couple a eu des enfants. Après les avoir « fait » ensemble, il faut dorénavant réfléchir à une garde partagée. Le fruit est comme coupé en deux : une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre. Cette double vie s'applique à tout le monde, à tous les membres de la famille maintenant décomposée et il reste, pour les parents, à se persuader qu'il est possible de trouver l'équilibre pour des enfants ballottés de la sorte.

Pour autant, la **séparation** est inexorable et même si elle fait mal, elle semble correspondre à une nécessité que rien ne peut arrêter, pas même l'appel de sanglots étouffés sous des couvertures à la tombée de la nuit, stigmatisme du sillon aussi profond qu'angoissant de la **séparation**.

A quoi correspond cette nécessité ?

S'agit-il de vouloir vivre une autre forme d'union ?

S'agit-il de se libérer de toute forme d'union ?

Dans un cas comme dans l'autre, la question qui se pose est de savoir pourquoi nous en sommes arrivés là.

Ce qu'il y a d'instructif dans le phénomène **séparation** à un niveau conjugal, c'est qu'il est le témoin objectif et identifiable (chiffres à l'appui) d'une situation potentiellement généralisable à d'autres secteurs humains.

Faisons en effet ce constat à plusieurs niveaux qui ensemble parlent d'une même réalité.⁴

L'individualisme qui affirme la primauté de l'individu sur le collectif remet aujourd'hui en cause le lien communautaire, voire l'idée même de communion et d'appartenance à un groupe. Il faudrait à ce titre s'interroger sur la progressive « mort » politique du communisme et de l'athéisme croissant confrontée parallèlement à la montée de l'intégrisme religieux. Ce phénomène serait effectivement interprétable en termes de **séparation** dans la mesure où, par-

⁴ Il ne s'agit ici que de constats et chacun d'entre-eux mériterait évidemment une étude longue et approfondie. Pour autant, tentons de donner les grands axes de cette réflexion, quitte à les développer ultérieurement.

delà l'étymologie du mot *religion* qui veut dire classiquement « relier », ⁵ il apparaît assez clairement que nous avons de plus en plus de difficultés à vivre ensemble au nom d'un projet commun. Certes, certains auront à cœur de dire que l'on vit aujourd'hui « mondialement », c'est-à-dire avec le souci de faire de l'avenir l'union des communautés et des pensées dans l'acceptation de leurs différences. Prenons acte d'un tel souci. Mais que vaut réellement cette union ? Quelle est sa légitimité ? Est-ce une idée, une abstraction, une promesse idéologique, ou pire encore, une imposition économique ? La **séparation** aura-t-elle, au final, encore gagné du terrain en créant, avec le concept de « mondialisation », l'illusion de l'unité ?

En attendant une réponse, la violence sociale et l'exclusion s'accroissent dans beaucoup de pays industrialisés tandis que le politique connaît comme le reste de la société ce sentiment de **séparation**, à travers notamment la crise latente de la forme représentative du pouvoir. L'idée de « guide » sinon de « maître », tant dans le domaine politique que spirituel, semble aujourd'hui rejetée au nom de l'identité individuelle qui structurellement apparaît incompatible avec celle d'une adhésion politique ou religieuse. Indépendamment de ce que véhiculent négativement ces domaines sur le plan éthique (affaires en tous genres qui discréditent les aspirations d'un projet collectif dans la mesure où elles serviraient avant tout les intérêts personnels), il semble que nous ne soyons plus capables de croire à l'esprit communautaire, c'est-à-dire capable de nous fondre, individuellement, dans l'identité du groupe. Ce qui prévaut, c'est d'abord l'identité de soi sur le groupe, c'est-à-dire notre capacité à dire « je suis, je sais, je fais ». La dimension de cette « unité trinitaire » (les trois « j e ») appartient au sujet moderne qui démontre que rien au monde n'a plus de légitimité que cette capacité à se reconnaître comme l'auteur de sa propre vie ; en outre, rien n'a plus de légitimité que cette possibilité de connaître le monde à partir d'un « soi » plus ou moins affûté intellectuellement, c'est-à-dire apte à se « faire une opinion » personnelle et, par conséquent, d'agir en toute autonomie (*auto-nomos*, signifie littéralement : celui qui se donne à lui-même sa propre loi). En ce sens, il apparaît intolérable que quelqu'un ou quelque chose nous demandent notre « voix » pour construire un projet en commun puisque, en quelque sorte, nous sommes devenus à nous-même ce projet depuis le fondement de l'« unité trinitaire ». Est-ce signifier qu'il y aurait autant de « voix » que de projets ? Il y aurait effectivement quelque chose de cet ordre, car si tout le monde n'a pas la prétention de devenir le chef de file d'un parti politique ou religieux, chacun semble considérer que sa propre voix est fondamentalement

⁵ A la suite de Lactance de Tertullien, les auteurs chrétiens rattachent *religio* au verbe *religare* « relier ». La religion ayant pour objet des relations que l'on entretient avec la divinité, le mot signifierait proprement « attache » ou « dépendance », les variations de sens étant analogues à celle de rattachement et attachement, désignant à la fois le lien effectif et le lien affectif.

irréductible à toute forme de représentation. La conséquence est inévitable : l'idée de cohésion politique et sociale apparaît fortement affaiblie et les gouvernements qui se succèdent demeurent incapables de conduire la société vers un « Bien » commun. Comment en effet accomplir une telle tâche dès lors que la perte de la souveraineté et l'idée de communion très affaiblie gouvernent les mentalités et les rouages de toute une société ?

Perte de la souveraineté dans le domaine politique et religieux, disions-nous, mais dans l'individu lui-même où l'Inconscient a fini par rendre l'homme étranger à son propre « chez soi ». Double crise due encore à la **séparation** : échec du collectif, mais également de l'individuel dans la mesure où cette partie immergée de l'iceberg de l'appareil psychique nous plonge dans le doute et le soupçon quant à savoir qui dirige réellement nos actions et finalement notre vie. Nous apparaissions comme séparés de nous-mêmes, un clivage qui, dans des biens des cas, peut conduire à des états suicidaires car, paradoxalement, plus perdue ce sentiment de soi, lié à la certitude de droits individuels imprescriptibles, plus se fait jour la difficulté de savoir qui l'on est vraiment. Ce paradoxe apparaît insoutenable et débouche sur une crise profonde de l'être quand il s'avère incapable de se raccrocher à l'identité du groupe ou à celui de l'individualisme. Le cynisme moderne, c'est-à-dire l'attitude qui consiste à faire de l'homme une figure de la déchéance, apparaît comme une conséquence de cette crise. La logique d'une consommation boulimique des sociétés industrialisées est une autre attitude qui tend à « anesthésier » ce sentiment de perte, lié à sa souffrance, comme si le fait de posséder matériellement les outils modernes de la communication (voitures, ordinateurs, téléphones, etc.) suppléait à un manque viscéral d'identité, mais également d'unité. Cette course effrénée à la consommation qui ne trouve aucune limite dans le pouvoir oppressif des discours publicitaires conduit à l'épuisement des forces morales. De fait, sommes-nous encore capables de résister à cette « course » dès lors que nous nous trouvons enchaînés à l'illusion de ne pas pouvoir nous séparer de ces outils technologiques ? Il est à peine exagéré de dire qu'il est aujourd'hui plus facile de se séparer d'autrui que de son téléphone « portable » dans la mesure où ce dernier répond aux exigences d'une pulsion phatique⁶ qui résiste à une angoisse de **séparation**.

Cette angoisse est fondamentalement une angoisse de mort. Sa représentation est exploitée plus ou moins consciemment par une société de consommation et de spectacle qui se

⁶ La fonction phatique, telle que l'établit Roman Jakobson à propos du langage, se définit en ces termes : il y a des messages qui servent essentiellement à établir, prolonger ou interrompre la communication, à vérifier que le circuit fonctionne (« Allo, vous m'entendez ? »), à attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas. En résumé, la fonction phatique désigne la tendance à communiquer qui précède la capacité d'émettre ou de recevoir des messages porteurs d'information.

complaint le plus souvent dans la noirceur et la dépression, et comble du paradoxe, alors que cette société vit économiquement de la mort par le biais de son exploitation médiatique, elle en fait le plus grand des tabous. La mort, **séparation** ultime d'avec la vie, est effectivement omniprésente, mais elle est passée sous silence : il ne s'agit pas de parler de la mort, d'essayer de lui donner un sens, mais de la « monnayer » en tant que représentation spectaculaire, mise en scène au prix d'une certaine esthétique macabre et complaisante. C'est parce que la mort est effectivement télévisuelle qu'elle est servie quotidiennement devant des (télé)spectateurs à la fois fascinés et terrorisés. Ces derniers sont pris en otage, c'est-à-dire utilisés comme moyen de pression, de chantage par les rouages économiques d'une société de consommation et de spectacle. L'angoisse de mort apparaît comme le moteur principal de ces rouages et, parallèlement, il faut comprendre ce slogan : « Profite de la vie ! » comme un commandement qui incite, sinon qui oblige à consommer et à se divertir. Car la vie est courte... et les relais médiatiques mortifères le servent en plat de résistance au quotidien : « Demain sera peut-être votre dernier jour... » : ne faut-il pas profiter de la vie avant qu'il ne soit trop tard, avant, qu'à l'échelle du monde et celle de votre vie, les choses deviennent irréversiblement perdues ? Que l'idée de ce « profit » serve les intérêts de ceux qui, précisément, font commerce de l'angoisse de mort, voilà qui est le comble du cynisme. Mais le plus alarmant, c'est que, pas une seconde, la question du sens à donner à cette **séparation** ultime n'est posée. Et l'on peut effectivement le comprendre au regard d'une certaine logique : tenter de donner sens à la mort, c'est engager nécessairement la voie d'une spiritualité. Or la spiritualité s'accommode mal avec l'idée de profit. Par essence, elle engage un tout autre comportement social qui remet en cause la matérialité comme valeur suprême dans l'existence. La spiritualité s'oppose structurellement à la matérialité en ouvrant le sujet humain à la question du sens de sa vie dans la considération de sa propre finitude. Dès lors que cette question du sens est réellement posée, c'est-à-dire qu'elle demande à être révélée par un travail sur soi, empruntant, en cela, la voie de la parole, l'angoisse de mort s'estompe dans la gravité de la conscience. La conséquence apparaît inévitable : la mentalité du « Profite de la vie ! » n'est plus moteur dans l'existence car l'esprit se déleste du poids considérable de la matérialité. Certes, certains d'entre-nous, les plus maladivement cyniques, ne renonceront pas à exploiter le filon « spiritualité » (notamment par le biais des sectes) pour s'enrichir économiquement ; ce qui, indirectement, a pour effet de permettre à la logique du profit, exhibée par le pouvoir médiatique, de rebondir sur le phénomène en faisant en sorte de s'enrichir à son tour (en vendant du papier ou des parts de marché sur les aspects spectaculaires du phénomène : suicide collectif, abus sexuels, etc.).

A partir de cette situation, qu'avons-nous à proposer par le biais d'un *Collectif de Recherches, d'Expressions et d'Orientations sur la Séparation* ?

Deux directions sont proposées.

L'une s'attache à comprendre en quoi la **séparation**, par-delà une situation contemporaine touche à la problématique de l'origine. Classiquement, la **séparation** s'oppose en effet à ce que l'on conçoit en termes d'unité, c'est-à-dire présentant le caractère de ce qui n'est ou ne fait qu'Un, de ce qui forme un tout substantiel et cohérent. En outre, le « séparé » se comprendrait essentiellement comme le résultat d'une opération sur ce qui « auparavant » ne l'était pas, c'est-à-dire sur l'existence d'un temps antérieur à celui-ci.

La question qui se pose porte alors sur la réalité de cet « auparavant ».

Quel est-il ? D'où vient-il ? Pourquoi et comment y a-t-il eu **séparation** ?

En réalité, toutes les cosmogonies du monde, de l'« œuf » cosmique au Big Bang, sont une tentative de réponse à ce questionnement et montrent que la **séparation** pose fondamentalement une interrogation en forme d'énigme sur l'origine de sorte que l'on en vient logiquement à penser que la **séparation** n'est pas une rupture dans l'Un, c'est-à-dire d'une unité supposée première et indivisible, mais l'origine de toutes choses. Est-ce en effet l'Un qui, le premier, se serait trouvé séparé de son unité indivisible par on ne saurait quelle déficience (étant donné cette indivisibilité première supposée), ou est-ce bien plutôt la **séparation** qui serait origine comme l'on pourrait supposer, par analogie, que c'est la division cellulaire qui se trouverait à l'origine de la Vie et non la cellule elle-même ? Car si la Vie au sens biologique du terme est ce qu'elle est en sa réalité physique, c'est-à-dire toujours évolutive dans le temps et irréductible au fait que deux êtres soient rigoureusement identiques, est-ce parce qu'elle n'a jamais pu être liée, unie, mais originellement dé-liée et dés-unie ?

L'autre direction s'attache à comprendre que si l'origine est née de la **séparation**, pourquoi avons-nous de cesse de vouloir ré-*unir* par la pensée ce qui pourtant jamais n'a été *uni* ? D'où provient alors la croyance en cette unité originelle ? Pourquoi sommes-nous toujours portés à faire ce pas en arrière dans l'Être et dans le Temps pour tenter de (re)trouver l'expérience ineffable de l'« Un » ? Mais (re)trouve-t-on vraiment ce que l'on n'a jamais eu, ou mieux encore, ce qui n'a jamais été ? Est-ce signifier que quelque chose demeure intemporellement en l'être humain comme une profonde blessure sous le stigmatisme de cette **séparation** originelle ?

A partir de ces deux directions, il s'agit de proposer un point de vue global et différencié sur le sens à donner à cette séparation, en la confrontant et en la mettant en perspective avec ce que nous vivons aujourd'hui, du phénomène conjugal à une situation généralisée englobant finalement toute l'activité humaine.

Peut-être alors, serions-nous en mesure de proposer une réponse à la nature de nos difficultés actuelles ?